

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 68 (1923)
Heft: 3

Artikel: La stratégie de Ludendorff
Autor: Lecomte, H.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340672>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

REVUE MILITAIRE SUISSE

LXVIII^e Année

N° 3

Mars 1923

La stratégie de Ludendorff.

On trouvera peut-être un peu prétentieux de la part d'un officier neutre de vouloir critiquer un grand chef de guerre. On trouvera peut-être encore plus prétentieux de le faire après la magistrale étude du général Buat.

Si je m'y suis cependant décidé, c'est pour deux raisons. En premier lieu, parce qu'un neutre peut plus facilement être impartial qu'un ancien adversaire ou compagnon d'armes. Ensuite parce que, depuis la publication du livre du général Buat, Ludendorff a beaucoup écrit et beaucoup fait parler de lui. Ce qui est particulièrement intéressant c'est que, alors que le général Buat s'est exprimé sur son compte avec beaucoup de modération et d'objectivité, Ludendorff a été, depuis la défaite, critiqué en Allemagne avec la dernière violence.

Ne pouvant pas prétendre avoir gagné la grande guerre, les Allemands discutent à perte de vue pour savoir par la faute de qui ils l'ont perdue. Dans ce débat, les intellectuels allemands sont partagés en deux clans, celui de l'état-major et celui du gouvernement.

Pour sa part, Ludendorff a publié, outre de nombreux articles de journaux, cinq volumes où il soutient à peu près les deux thèses suivantes :

1^o Dans la conduite de la guerre, le grand état-major, et Ludendorff en particulier, ont fait tout ce qu'il était humainement possible de faire.

2^o Ils auraient remporté la victoire sans les bêtises du gouvernement et de Bethmann-Hollweg particulièrement.

Dans ses *Souvenirs de guerre*, publiés en 1919, Ludendorff avait déjà assez vivement critiqué la politique de guerre de Bethmann-Hollweg et de ses successeurs. Il est revenu à la

charge dans deux volumes de *Documents du G. Q. G. allemand* et finalement, en automne 1921, dans son ouvrage *Conduite de la guerre et politique*¹.

Bethmann-Hollweg lui a, dans ses « Souvenirs », répondu à peu près sur le même ton. Ce débat, relativement courtois mais un peu imprécis, était de nature à laisser l'impression, probablement juste en fin de compte, que Bethmann et Ludendorff avaient tous deux commis des fautes et portaient chacun leur part de responsabilité dans la débâcle finale.

Mais un nouveau champion est entré en lice. Trouvant sans doute l'ancien chancelier trop tiède, le Dr Hans Delbrück, professeur d'histoire à l'Université de Berlin, a publié un petit livre *Ludendorff peint par lui-même*² qui n'est, d'un bout à l'autre, qu'une charge à fond contre l'ancien premier quartier-maître général.

Voici comment Delbrück débute :

« Les *Souvenirs de guerre* nous avaient déjà montré combien le niveau intellectuel de Ludendorff était peu élevé. »

Début peu flatteur pour Ludendorff et encore moins pour ses adversaires qui se seraient laissé tenir en échec pendant plus de deux ans par un homme d'une intelligence médiocre.

Le manque de « niveau intellectuel » n'est d'ailleurs pas le seul défaut que Delbrück reproche à Ludendorff. Presque sur la même page, il nous apprend que « l'étroitesse d'esprit est l'horizon où se meuvent Ludendorff et ses pensées ».

D'aimables collègues d'outre-Sarine m'ont jadis accusé d'être vendu à la France ou à la S. d. N. J'espère qu'il ne se trouvera personne pour m'accuser d'être vendu à l'Allemagne si je prends ici la défense de Ludendorff.

Si nous ne pouvons approuver certains de ses procédés de guerre extra-brutaux, ce n'est pas une raison pour condamner en bloc toute sa conduite de la guerre.

Ludendorff, avec sa mentalité d'officier d'état-major prussien, ne peut pas nous être sympathique, mais de là à vouloir le faire passer pour un niais, il y a de la marge.

Pour Delbrück, Ludendorff est non seulement un niais

¹ Paru en français, en 1922, chez Berger-Levrault, à Paris. Prix : 15 fr.

² Paru en français, en 1922, chez Payot, à Paris. Prix : 5 fr.

mais un ignorant « il ne connaît pas même exactement Clausewitz ou il ne l'a pas compris du tout ».

Qu'on nous accuse, nous Latins, race inférieure, de n'avoir pas compris le pontife de la stratégie allemande, passe encore. Nous nous en consolerions facilement, car nous serions en bonne compagnie, déjà pour la simple raison que l'allemand de Clausewitz est très difficile à traduire. Il est donc impossible de le bien comprendre si l'on ne possède pas à fond la langue allemande, ce qui n'est pas donné à chacun. Mais accuser de ce défaut le généralissime allemand est tout simplement ridicule, quand on sait la place que Clausewitz occupe dans l'enseignement militaire allemand.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement la stratégie « clausewitzienne », c'est aussi et surtout la stratégie « delbrückienne » que Ludendorff n'a pas comprise. En effet, Delbrück a non seulement compris Clausewitz, il l'a revu et amélioré. Il a inventé une nouvelle stratégie, la stratégie d'épuisement ou frédéricienne, qu'il oppose à la stratégie d'anéantissement ou napoléonienne. Le grand défaut de Ludendorff a été de méconnaître cette distinction et de prendre pour modèle la stratégie de pacotille de l'aventurier corse au lieu de la vraie stratégie prussienne du grand roi.

En d'autres termes, Frédéric a gagné la Guerre de Sept Ans parce qu'il s'est borné à vouloir épuiser ses adversaires par des offensives à but limité.

Ludendorff a perdu la guerre parce qu'il n'a pas compris qu'il se trouvait dans la même situation que Frédéric et qu'il a cherché à anéantir ses adversaires, ce qui était évidemment impossible et a conduit à la catastrophe.

Il est raisonnable de supposer que, comme professeur d'histoire à l'Université de Berlin, le Dr Delbrück est bien renseigné sur les faits et gestes du grand Frédéric. Cela ne prouve d'ailleurs pas qu'il l'ait compris. Si le généralissime n'a pas compris Clausewitz, quoi d'étonnant à ce que le professeur d'histoire n'ait pas compris Frédéric ?

Tel est, en tous cas, l'avis du général von Kuhl qui dans le *Militär-Wochenblatt* du 25 mars 1922, a pris vivement la défense de Ludendorff.

Le parallèle que Delbrück tire entre Foch et Ludendorff donne une idée de la vanité du personnage et de la profondeur de son jugement. Je le résume ci-dessous :

Ludendorff est-il le grand capitaine dont on parle ?

« ... Qu'il ait été un soldat éminent, personne ne le contesterait. Mais même le soldat le plus glorieux est loin d'être un grand capitaine...

« ... En ce qui concerne les généraux en chef ennemis, je n'ai pu me faire une opinion à peu près sûre que sur le grand-duc Nicolas et le maréchal Foch. Le grand-duc n'était pas sans avoir certaines qualités...

« ... Foch a publié en 1903-1904 deux volumes de *Principes de la guerre* ... il s'y montre un officier très appliqué et très intelligent, mais sans originalité et sans profondeur... Il n'a pas même soupçonné la différence qui existe entre la stratégie napoléonienne et la stratégie frédéricienne...

« ... Avec la supériorité numérique inouïe dont disposaient les Alliés depuis l'arrivée des Américains, il ne leur était plus nécessaire d'avoir une idée stratégique particulière pour terrasser les Allemands. Aussi cette victoire ne permet-elle pas de ranger Foch parmi les grands stratèges de l'histoire mondiale. Cependant, Ludendorff ne peut pas entrer en concurrence avec lui. »

Delbrück se livre ensuite à une critique systématique de la stratégie de Ludendorff et termine par ce jugement lapi- daire : « Chez Ludendorff, le stratège a exactement le même caractère que le politicien. Il ne sait jamais ce qu'il veut. »

Delbrück, lui, sait ce qu'il veut. Il a écrit en tête de son livre : « Pour faire triompher la vraie religion, il faut détruire les idoles. » Delbrück, grand-prêtre de la vraie religion allemande, veut détruire l'idole Ludendorff. Il le fait un peu à la manière des héros d'Homère, en prodiguant l'injure à son adversaire.

Que le peuple allemand adore l'un ou l'autre de ces faux dieux ou qu'il se détourne de tous deux, c'est son affaire. Ce n'est pas à moi de lui donner des conseils.

Je voudrais seulement faire voir que les critiques formulées par Delbrück sur les aptitudes stratégiques de Ludendorff

comme chef de guerre ne sont pas justifiées. Il est futile de chercher à mesurer les chefs de la guerre mondiale à l'échelle d'Annibal, de Frédéric ou de Napoléon, mais on ne saurait ranger parmi les médiocrités l'homme qui, pendant deux ans, a su tenir tête à une coalition puissante et qui, à plusieurs reprises, a failli en triompher.

Il y a certains points sur lesquels Delbrück a raison, par exemple lorsqu'il écrit :

Ludendorff a copié chez quelque rêveur antisémite des phrases comme celle-ci : « La Direction suprême du peuple juif travaillait la main dans la main avec la France et l'Angleterre. » Comme s'il n'y avait pas eu des protestants, des catholiques, des juifs et des païens des deux côtés !

Mais cela n'est pas de la stratégie. Il est vrai que la stratégie touche un peu à tout et que, en particulier, la stratégie et la politique ont de nombreux points de contact. Mais, comme l'indique le titre de mon article, c'est surtout la stratégie de Ludendorff que je voudrais commenter aujourd'hui. Or, comme nous venons de le voir, Delbrück refuse à Ludendorff toute aptitude non seulement politique mais stratégique.

Voyons cela de plus près.

Dans son livre, Delbrück charge Ludendorff de tous les péchés stratégiques et ne laisse pour ainsi dire rien à son actif.

« La critique militaire allemande est, dit-il, unanime pour blâmer le plan d'opérations allemand de 1914, mauvaise transformation du plan de Schlieffen. » Or, Ludendorff, chef de la section des opérations de 1908 à 1913, passe auprès d'autres officiers d'état-major pour le père du plan de 1914.

« ... Hindenburg et Ludendorff ont remporté de main de maître la victoire de Tannenberg, mais le seul acte de génie de cette bataille, le rameutement du corps Mackensen à Bössau, fut accompli sur le conseil du général Otto von Below.

« ... L'exploit le plus important de Hindenburg et Ludendorff fut la retraite de Pologne méridionale de l'automne 1914 et le rameutement en Prusse Orientale dans le flanc droit des Russes. D'après un renseignement de source sûre, ce fut Hindenburg qui, dans cette occasion, fut l'esprit dirigeant.

« ... En juillet 1915, Ludendorff a laissé échapper l'occasion de couper une grande partie de l'armée russe au sud de la Narew.

« ... Le point capital de l'œuvre de Ludendorff est l'offensive de 1918 qui se termina par l'effondrement de l'Allemagne.

« ... Ludendorff n'a pas concentré sur le front occidental toutes les forces dont il pouvait disposer. Il n'a pas non plus trouvé, ni même cherché à trouver l'endroit favorable pour attaquer, c'est-à-dire le front italien.

« ... En fait, les Allemands furent tout près d'obtenir la victoire. Elle leur échappa néanmoins, car le plan de Ludendorff était entaché d'une erreur qu'il était impossible de réparer.

« ... La grande offensive de 1918 était *a priori* sans espoir et condamnée à un échec... C'était une conception erronée que d'essayer d'arriver à une destruction complète des forces armées ennemis. On n'aurait dû envisager dès le début qu'une offensive à but limité.

« ... Ludendorff aurait dû se rendre compte que c'était sur l'armée italienne que l'on pouvait remporter le plus facilement un succès partiel, dont l'influence morale aurait amené l'ennemi à se montrer disposé à conclure une paix de conciliation.

« ... Si Ludendorff continue ses attaques, après le succès insuffisant de sa première offensive, c'est qu'il comptait, dit-il lui-même, que, sous de nouveaux coups, le front ennemi pourrait s'effondrer « à l'occasion ». Il fut donc un stratège d'occasion... Il eut pour lui l'audace, l'activité, la force de volonté et le dressage de l'état-major prussien, qualités suffisantes pour conduire des campagnes locales. Mais, pour les grandes combinaisons et conceptions stratégiques que cette guerre mondiale exigea à un degré inouï, sa puissance intellectuelle ne fut pas suffisante...

« ... Ludendorff n'était qu'un soldat et c'est pour cela qu'il ne fut pas un stratège.

« ... Ce ne fut pas une fois mais toujours, que ses grands projets échouèrent, et cela parce que son intelligence ne faisait pas équilibre à son tempérament. Son grand mouvement de

débordement de l'armée russe à la fin de l'automne 1915 échoua, parce que ses forces furent insuffisantes. Son grand programme économique, dit « programme Hindenburg », apporta plus de trouble que de productions nouvelles. Sa conscription en masse des travailleurs belges fut un fiasco. Le renversement de Bethmann-Hollweg amena au pouvoir, non un meilleur chancelier, mais Michaelis et Hertling. Sa grande offensive de 1918 s'enlisa. »

La conclusion de Delbrück est très dure pour Ludendorff. J'ai déjà reproduit son opinion sur le stratège, voici maintenant celle sur l'homme :

« Si l'on condamne la trahison de notre armée mutinée, il ne faut pas oublier que le premier mutin de cette guerre fut précisément le chef de cette armée, chef qui cessa de servir son empereur, parce que sa politique ne lui convenait pas.

« De même que jadis deux hommes, Moltke et Bismarck, ont fondé l'Empire allemand, de même aujourd'hui deux hommes, Tirpitz et Ludendorff, l'ont détruit. Tirpitz par ses constructions insensées de dreadnoughts et son refus de tout compromis naval. Ludendorff, parce qu'il a transformé notre guerre défensive en guerre de conquête, parce qu'il n'a pas su conduire la guerre, enfin parce qu'avec son hostilité envers son chef suprême, il a déclenché la révolution qui devait ensevelir finalement l'Empire allemand sous ses ruines. »

Dans l'article dont j'ai parlé plus haut, le général von Kuhl a répliqué au réquisitoire de Delbrück.

« Le livre de Delbrück est, dit-il, une violente attaque personnelle contre Ludendorff. On ne peut que regretter qu'un savant si renommé soit tombé si bas. »

Il est cependant bon de redresser les plus grosses erreurs militaires dans lesquelles Delbrück est tombé.

Delbrück soutient qu'il était impossible de battre l'ennemi de façon assez radicale pour pouvoir lui imposer la paix, mais que, même encore en juin 1918, on aurait pu, par la « stratégie d'épuisement » obtenir une paix de conciliation.

Von Kuhl dit que, dès l'automne 1918, Ludendorff et lui étaient aussi d'avis que l'on n'arriverait pas à battre les Alliés assez complètement pour pouvoir leur imposer la paix.

Mais il aurait été encore plus difficile de l'obtenir par la « stratégie frédéricienne » de Delbrück, ou par des proclamations pacifistes. Les offensives à but limité n'auraient jamais brisé la volonté de vaincre des Alliés, en tous cas pas avant que la supériorité ennemie et le blocus n'eussent fait leur œuvre.

Le seul moyen d'obtenir la paix était de remporter la victoire, une grande victoire, sous l'impression de laquelle on aurait pu conclure une paix avantageuse. C'est ce que Ludendorff a toujours cherché et ce que Delbrück et ses amis n'ont jamais compris.

La comparaison avec la Guerre de Sept Ans est impossible ; les circonstances étaient trop différentes. Contre les Alliés de la guerre mondiale et la stratégie napoléonienne, Frédéric aurait fini par succomber aussi.

Von Kuhl admet que le plan original de Schlieffen était préférable au plan de 1914, mais il ajoute : « On ne peut songer à en imputer la faute à Ludendorff. Le plan de concentration était l'affaire du chef de l'état-major général. Lui seul en était responsable. »

« Delbrück prétend que l'offensive de 1918 était sans espoir. Mais les Alliés ont reconnu qu'elle a failli réussir ; en mars, il n'a manqué aux Allemands que quelques divisions de cavalerie pour obtenir la percée complète.

« Selon Delbrück, Ludendorff n'a jamais su, dans cette offensive, s'il recherchait la décision ou seulement un succès partiel. Mais tout le monde dans l'armée, savait que l'on voulait rompre le front ennemi et forcer la décision. »

Delbrück se trompe lorsqu'il prétend que Ludendorff n'a pas concentré pour cette offensive toutes les forces disponibles. Von Kuhl a fait une enquête à ce sujet. Tout au plus aurait-on pu tirer de l'Est quelques travailleurs mais pas des combattants.

On peut discuter la continuation de l'offensive jusqu'en juillet, mais le reproche que Delbrück fait à Ludendorff d'avoir changé le point d'attaque tombe à faux. Il aurait été absurde d'attaquer encore Amiens en avril, alors que Foch avait concentré toutes ses réserves à proximité.

« ... L'idée de Delbrück, d'attaquer en Italie pour amener une paix de conciliation ne tient pas debout. L'offensive aurait été retardée par le climat de la montagne. Même si elle avait réussi, elle ne pouvait plus procurer une paix de conciliation, depuis l'arrivée des Américains.

On aurait pu concevoir l'offensive en Italie comme prélude à la grande offensive sur le front Ouest. Mais celle-ci en aurait été affaiblie et retardée tandis que l'ennemi se renforçait. »

Si von Kuhl approuve la stratégie de Ludendorff, il ne se solidarise pas avec sa politique. Ainsi, il estime que, dès l'automne 1914, il aurait été bon de déclarer publiquement que l'Allemagne ne prétendait pas conserver la Belgique et la côte des Flandres. Ludendorff s'est toujours refusé à faire une telle déclaration, ce qui excluait toute possibilité de paix avec l'Angleterre.

L'article de von Kuhl — quelques pages seulement — n'épuise naturellement pas la question. Au point de vue stratégique, il me semble cependant beaucoup plus près de la vérité que la diatribe haineuse de Delbrück.

Il est intéressant de noter en passant que, quelques semaines auparavant, dans ce même *Militär-Wochenblatt*, un autre coryphée du Grand Etat-major, le général von Zwehl, chantait les louanges de Delbrück à propos d'une publication de ce dernier sur les responsabilités de la guerre. Delbrück y prouvait, noir sur blanc, la culpabilité de l'Entente. Si ses arguments étaient du même genre que ceux qu'il emploie pour convaincre Ludendorff d'incapacité, cela donne une idée de l'autorité de sa démonstration.

(A suivre.)

L.

